

Portrait d'un homme heureux dans un jardin public

Les amis de Jacques lui avaient dit, avant son départ pour Cuba, de ne pas perdre son temps à visiter Trinidad. «C'est trop touristique, on dirait un décor de théâtre. Même les habitants ont l'air de pièces de musée.» Mais lui, en bon Français bien rationnel, ne voulut rien changer à son programme. Il irait à Trinidad et, s'il n'y trouvait pas ce qu'il cherchait, il pourrait toujours pousser jusqu'à Cienfuegos ou Santiago de Cuba. Il ne doutait pas de son aptitude à repérer la bonne photo à faire là où les autres ne voyaient rien.

– Amigo, amici, my friend, mon ami...

À peine avait-il posé le pied sur le premier pavé historique de la vieille ville qu'il entendit qu'on l'interpellait.

Un jeune homme de vingt ans à peine l'aborda et se mit à lui proposer du rhum, des cigares, des filles... Les amis de Jacques l'avaient aussi mis en garde contre la morosité pesante de cette ville et ce genre de personnage : « Même si tu t'ennuies à mourir, si on te hèle dans la rue, surtout ne réponds pas, sinon on ne te laissera jamais tranquille. » Jacques se débarrassa du garçon d'un geste aimable mais décidé et poursuivit son chemin jusqu'à la plaza Mayor.

Son œil averti n'eut besoin que d'un instant pour constater que décidément l'endroit était très touristique. Le parc central, avec ses arbres au feuillage d'un vert intense, sa pelouse parsemée de fleurs, les hôtels

Retrato de hombre feliz en el parque

Antes de partir hacia Cuba sus amigos le habían dicho a Jacques que no perdiera el tiempo visitando Trinidad. “Es demasiado turística, como una puesta en escena. Hasta la gente parece piezas de museo”. Pero él, siempre demasiado racional y francés, se mantuvo fiel a su plan. Llegaría a Trinidad y si no encontraba lo que buscaba, tal vez seguiría hasta Cienfuegos o Santiago de Cuba. Confiaba en su capacidad de toparse con una buena foto donde los demás no veían nada.

-Amigo, amici, my friend, mom ami... -sintió que lo llamaban al instante de poner el pie en el primero de los históricos adoquines de la vieja ciudad.

Un joven de apenas veinte años lo abordó y empezó a ofrecerle ron, tabaco, “chicas”... Del tedio compacto del lugar y de esos personajes también le habían prevenido los amigos que habían pasado por allí: “Por muy aburrido que estés, si te llaman en la calle, ni se te ocurra hacerles caso, que luego no te dejan tranquilo...”. Jacques se deshizo del muchacho con un gesto amable pero decidido, y siguió su camino hasta la Plaza Mayor.

A su ojo entrenado le sobró un vistazo para comprobar que aquello era decididamente “muy” turístico. El arbolado parque central, con hojas de un verde intenso y el césped salpicado de flores; los aristocráticos y bien conservados palacetes que rodeaban la plaza; hasta las personas que

particuliers si bien conservés qui bordaient la place, et même les personnes assises sur les élégants bancs de fer forgé peints en blanc : c'était la carte postale parfaite du temps suspendu, cet état d'hibernation dont Jacques connaissait l'existence depuis longtemps grâce à la lecture de Guillermo Cabrera Infante, qui, amoureux du vertige havaïen, considérait cette ancienne cité comme un sinistre musée habité. Une sensation peut-être due au fait qu'ici on vivait en fonction de l'histoire, d'un passé inscrit dans la présence obstinée d'anciennes demeures transformées en musées, de splendides palais ayant appartenu des centaines d'années auparavant aux familles les plus fortunées de la bourgeoisie créole et se comportant comme s'ils étaient conscients du temps qui passe tout en y étant indifférents.

En observant à travers les grilles des hautes fenêtres, Jacques constata que dans bon nombre de ces maisons, dont certaines devaient toujours être habitées par les lointains descendants des propriétaires d'origine, la trace de la splendeur passée était toujours visible : pièces spacieuses, élégantes colonnades, patios intérieurs arborés, mosaïques importées de Coimbra ou de Séville ornant les murs et les protégeant de la pluie. Quelques demeures conservaient même des meubles coloniaux, fabriqués à partir des bois sombres et précieux de l'île capables de résister à l'assaut permanent de l'humidité et des termites, ainsi que d'immenses miroirs vénitiens enchâssés dans de riches cadres ouvrages, et aussi des vases délicats en porcelaine de Sèvres. Parfois, des lustres anciens en bronze et cristal taillé pendaient encore aux plafonds, et leurs pendeloques produisaient en s'entrechoquant un tintement musical peut-être destiné à célébrer la venue de la douce brise du soir ou à renforcer la sensation d'assister à une reconstitution historique plutôt que de visiter une ville habitée. Mais habitée par qui ? Peut-être par des fantômes, songea Jacques.

ocupaban los primorosos bancos de hierro forjado, pintados de blanco: la postal perfecta del tiempo estancado, aquel estado de hibernación sobre el que incluso le había advertido hacia mucho tiempo la lectura de Guillermo Cabrera Infante, que, enamorado del vértigo habanero, consideraba aquella antigua villa un tétrico museo habitado. Quizá aquella sensación brotaba del hecho de vivir en función de la historia que allí se respiraba gracias a la obstinada presencia de antiguas viviendas trastocadas en museos, hermosas mansiones que cientos de años atrás habían pertenecido a las más acaudaladas familias de la burguesía criolla y se comportaban como si estuvieran consciente y ajenas al paso del tiempo.

Observando entre los altos y enrejados ventanales, Jacques comprobó que en muchas de aquellas construcciones, algunas todavía ocupadas por lejanos descendientes de los propietarios originales, se distinguían las trazas de un antiguo esplendor en la amplitud de sus estancias, las graciosas columnatas, los patios interiores arbolados o los mosaicos importados desde Coimbra o Sevilla que adornaban las paredes y las protegían de la lluvia. Algunas hasta conservaban los muebles coloniales, elaborados con las ricas y oscuras maderas de la isla, resistentes al prolongado acoso de la humedad y el comején, los inmensos espejos venezianos engastados en ricos marcos labrados y los exquisitos jarrones de fina porcelana de Sevrès. De algún que otro techo aún pendían estilizadas lámparas de bronce y de cristal tallado, con adornos colgantes que al chocar entre sí producían un tintineo musical, destinado quizás a celebrar la llegada de la suave brisa del atardecer o a potenciar la sensación de estar viendo un montaje histórico más que una ciudad habitada. ¿Pero habitada por quién? Tal vez por fantasmas, pensó Jacques. Durante su breve paseo, un tanto agobiado por el bochorno vespertino, François se había alejado de la zona más cétrica y espiado de reojo tras

Pendant sa courte promenade, légèrement accablé par la moiteur vespérale, il s'était éloigné du centre-ville tout en continuant de lorgner du coin de l'œil à travers les grandes fenêtres des habitations. Il découvrit que certains salons, notamment les plus détériorés par le temps et la négligence, exhalaitent comme un soupir d'affliction, d'autant plus désolé, sans doute, que leur mobilier modeste et fatigué paraissait totalement incongru dans cet espace, comme honteux d'une pauvreté que ce cadre majestueux et disproportionné rendait plus flagrante encore.

Sans grand enthousiasme, il profita de cette balade pour prendre quelques photos dès qu'il trouvait un angle intéressant, et il décida de poursuivre sa déambulation sans but, libre de toute idée préconçue ; il attendrait que, le lendemain, Margarito Altolaguirre, le propriétaire de la maison où il avait loué une chambre, lui fasse découvrir les coins secrets de Trinidad. Et surtout ses habitants, l'âme véritable qui réside en chaque ville.

Dans son travail, il essayait toujours de capturer l'esprit des choses, presque inaccessible parce qu'éphémère. Une attitude, un geste, un regard, si difficiles à percevoir parce que ne se révélant parfois qu'un seul instant avant de s'évanouir, à moins qu'un œil alerte ou doté d'une sensibilité particulière fût capable de les reconnaître et de les fixer pour toujours sur la pellicule. Il se consola en pensant que son hôte, Margarito, recommandé par ses amis parisiens, lui avait promis de lui servir de guide à travers la ville et de lui ouvrir toutes les portes possibles, dont certaines invisibles, ce qui lui faciliterait grandement les choses et lui épargnerait du temps et pas mal d'efforts. Margarito s'était excusé de n'avoir pu se rendre disponible cet après-midi-là, mais ils étaient convenus d'une première sortie le lendemain matin à dix heures.

– Tout d'abord, avait dit Margarito d'un ton professionnel, je vous informe que je propose deux circuits touristiques, en fonction des clients. Avec le circuit historico-familial, nous démarrons de la plaza Mayor, nous visitons

los amplios ventanales de las casas. Descubrió que algunos de los salones de aquellos inmuebles, en especial los más trabajados por el tiempo o la desidia, exhalaban un hábito desolado, acentuado tal vez por los modestos y esmirriados muebles, totalmente incongruentes con el espacio que ocupaban, en el cual casi parecían avergonzados de su pobreza, aún más palpable en medio de la majestuosa y desproporcionada escenografía.

Sin mucho ánimo aprovechó la caminata para tomar algunas fotos desde ciertos ángulos que le parecieron interesantes y decidió seguir moviéndose por la ciudad sin rumbo fijo, olvidado de ideas preconcebidas y esperar a que, al día siguiente, Margarito Altolaguirre, el dueño de la casa donde había alquilado una habitación, lo ayudara a descubrir los sitios ocultos de la villa. Y sobre todo a su gente, el alma verdadera que habita en cada ciudad.

En su trabajo él siempre intentaba atrapar ese espíritu casi inasible por lo efímero. Una actitud, un gesto, una mirada, tan difíciles de percibir porque a veces sólo se revelaban un instante para desaparecer después, a menos que un ojo alerta o dotado de una sensibilidad particular fuera capaz de reconocerlo y fijarlo para siempre en una cartulina.

Su consuelo era que su anfitrión, Margarito, recomendado también por sus amigos parisinos, le había prometido servirle de guía en la ciudad y abrirle todas las puertas posibles, algunas de ellas incluso invisibles, lo que le facilitaría mucho las cosas y le ahorraría tiempo y bastante esfuerzo. Como Margarito se lamentó de tener aquella tarde complicada, su primera salida la habían fijado para el día siguiente a las diez de la mañana.

–Antes de empezar –había dicho Margarito en tono profesional–, le informo que yo hago dos rutas turísticas, de acuerdo con las características del cliente. Con la ruta histórico-familiar arrancamos en la Plaza

les musées qui l'entourent puis nous partons pour la vallée de Los Ingenios. Je puis vous assurer que personne dans cette ville ne connaît mieux que moi l'architecture et les techniques de construction du XVIII^e siècle cubain...

Margarito agitait son index au-dessus du plan de la ville, comme s'ils étaient en plein parcours.

– Pour une ville relativement petite, je vois qu'il y a beaucoup de musées, avait dit Jacques tout en comptant les M majuscules indiqués sur le plan. En fait, je m'intéresse davantage aux personnes. Ce que font les gens, où et comment ils vivent dans cette ville...

– Alors peut-être le circuit « voie libre » vous conviendra-t-il mieux. Même si je ne peux pas vous garantir que vous saurez comment vivent les gens dans ce pays... Moi-même je n'en sais rien. Et eux non plus...

Jacques n'avait pas pu retenir un sourire devant l'air docte que prenait Margarito jouant son rôle de guide touristique « indépendant », ainsi qu'il se définissait.

– Mais qu'est-ce que le circuit « voie libre » ?

– Vous allez le découvrir en chemin. Je vous préviens, il n'inclut ni filles ni rien de ce genre. Mais il y aura des arrêts pour se rafraîchir, boire quelques bières, quelques rhums... Un peu de musique, bien sûr...

– D'accord.

– À dix heures alors.

Jacques ne s'attendait pas à des croissants, mais le petit-déjeuner se révéla déprimant: c'était du pain, ça ? Toutefois, guidé par Margarito, il trouva la matinée assez fructueuse. Ils s'éloignèrent de la plaza Mayor, où même l'air semblait enfermé dans une vitrine. Au fur et à mesure qu'ils pénétraient dans l'écheveau des étroites rues pavées, beaucoup moins aristocratiques, le photographe sentit que, non sans effort, le corps engourdi de la ville luttait pour sortir de sa torpeur.

Mayor, visitamos los museos que están en los alrededores y luego vamos al Valle de los Ingenios. Puedo asegurarle que nadie en esta ciudad sabe más que yo de la arquitectura y las técnicas constructivas del siglo XVIII cubano...

Margarito movía el dedo sobre el plano de la villa, como si ya estuvieran en pleno recorrido.

–Para una ciudad relativamente pequeña veo que hay muchos museos –había dicho Jacques mientras contaba las M mayúsculas que marcaban el plano-. En realidad me interesan más las personas. Qué hace, dónde y cómo vive la gente en esta ciudad...

–Entonces quizás le interese más la ruta “vía libre”. Aunque no le garantizo que pueda saber cómo vive mucha gente en este país... Ni yo lo sé. Ni ellos...

Jacques no había podido evitar una sonrisa por el aire de experto con el que Margarito parecía asumir su profesión de guía turístico “por cuenta propia”, como él mismo se definía.

–¿Pero qué es la ruta “vía libre”?

–Lo va a descubrir en el camino. Le advierto que no incluye jineteras, ni ese tipo de cosas. Aunque sí están previstas algunas paradas para refrescar, tomarse unas cervecitas frías, unos roncitos... un poco de música, claro...

–De acuerdo.

– A las diez entonces.

Aunque no se esperaba un croissant, el desayuno resultó desalentador. ¿Aquellos era pan?... Pero la mañana, tras los pasos de Margarito, terminó siendo bastante productiva. Se alejaron de la Plaza Mayor, donde hasta el aire parecía encerrado en un expositor. En la medida que se adentraban en la madeja de estrechas calles pavimentadas, mucho menos aristocráticas, el fotógrafo fue sintiendo que, no sin esfuerzo, el

Ils visiterent les maisons de quelques amis de Margarito, qui acceptèrent de se laisser prendre en photo. Sur le coup d'une heure de l'après-midi, ils décidèrent de grignoter quelque chose. Jacques fut agréablement surpris de constater que non seulement son guide connaissait une foule d'informations sur la ville, mais qu'il avait aussi de très nombreuses relations, et, à l'évidence, pas uniquement parce qu'il était du coin.

– En fait, répondit Margarito interrogé à ce sujet, je suis de La Havane.

– Et que faites-vous ici ?

– Ici ? Je survis et je me soûle le plus souvent possible.

Et, comme pour appuyer son affirmation, il porta à ses lèvres la bouteille de bière qu'il avait commandée avec son sandwich.

– Sérieusement, Margarito, pourquoi un natif de La Havane viendrait-il vivre dans une ville comme Trinidad ?

– J'ai deux réponses à cette question. Une simple et une compliquée. Mais aucune des deux n'est incluse dans le forfait. On y va ?

L'après-midi fut plus fécond encore que la matinée, sur le plan tant quantitatif que qualitatif. Pourtant, l'humeur de Margarito avait changé, il semblait avoir perdu toute envie de plaisanter mais remplissait sa tâche avec une plus grande efficacité encore ; vint le moment où Jacques, presque déshydraté par la moiteur ambiante, voulut rentrer. Le photographe, bien que certain d'avoir engrangé assez de matériel utilisable, ressentait l'impression lancinante de n'avoir pas réalisé le cliché que méritait ce lieu alanguï, échoué dans le temps et perdu dans l'ennui de l'histoire.

Margarito, après avoir avalé le dîner préparé par sa femme Elena, se leva de table et annonça qu'il sortait faire un tour. Elena le supplia presque de ne pas rentrer trop tard puis termina de débarrasser. Elle prépara du café et en porta une tasse à Jacques, qui l'invita à se reposer un peu et à s'asseoir un moment pour converser avec lui.

– Vous n'êtes pas de Trinidad, vous non plus ? lui demanda le photographe.

cuerpo aletargado de la ciudad pugnaba por reanimarse. Visitaron algunas casas de conocidos de Margarito que incluso accedieron a ser fotografiados. Al filo de la una de la tarde decidieron a comer algo ligero.

A Jacques le sorprendieron agradablemente los conocimientos que acumulaba su guía sobre la ciudad y, sobre todo, la cantidad de gentes que conocía, lo cual, era evidente, no sólo se debía a su condición de nativo.
-Pues mire -le aclaró Margarito cuando tocó el tema-, yo soy de La Habana.

-¿Y qué hace aquí?

-¿Aquí? Sobrevivir y emborracharme cada vez que puedo -y para reforzar su afirmación se empinó la botella de cerveza con la que acompañaba su bocadillo.

-En serio, Margarito. ¿Por qué alguien que nació en La Habana viene a vivir a un lugar como Trinidad?

-Para esa pregunta tengo dos respuestas. Una simple y otra compleja. Pero ninguna de las dos viene incluida en el paquete. ¿Seguimos?

El resto de la tarde fue aún más productiva que la mañana en cantidad y calidad. A pesar de que el ánimo de Margarito había variado y ahora parecía haber perdido los deseos de bromear, realizó su trabajo con mayor eficiencia aún, hasta que Jacques, casi deshidratado por el húmedo bochorno, decidió que ya debían regresar a la casa. El fotógrafo, aunque seguro de tener algún material utilizable, arrastraba la punzante sensación de no haber conseguido la foto que se merecía aquel sitio mustio, varado en el tiempo y perdido en el tedio de la historia.

Después de tomar la cena preparada por Elena, la esposa de Margarito, este se levantó de la mesa y dijo que iba a dar una vuelta. Ella casi suplicó que no regresara tarde y terminó de recoger la mesa. Cuando Elena le trajo el café recién hecho, Jacques le pidió que descansara un poco y se sentara un rato a conversar con él.

– Si, moi, si. Nous nous sommes rencontrés à La Havane, à la fac d'architecture.

– D'architecture ? Vous êtes tous les deux architectes ?

– Nous avons passé notre diplôme à deux années d'intervalle. Quand il a terminé ses études, je suis allée vivre chez ses parents à La Havane. Mais l'appartement était très petit et, à vrai dire, nous avions beaucoup de problèmes de cohabitation. Vous savez, c'était pendant la période si dure de la crise, tout était bloqué...

– Alors vous avez décidé de venir ici...

– Oui. Mon père est décédé à ce moment-là. Maman est restée seule dans cette grande maison et a sombré dans une grave démence sénile. Nous n'avions pas de famille dans les environs pour s'occuper d'elle. Et puis, à cette époque, on ne pouvait même pas prévoir ce qui se passerait le lendemain.

– Je suppose que ça n'a pas été facile... de lâcher son travail et de venir vivre ici... Comparé à La Havane...

– Le travail, c'était un moindre mal. À quoi sert un architecte dans un pays où on ne construit pas ? Éventuellement aux programmes de démolition, ajoute-t-elle, et Jacques eut l'impression qu'elle ne plaisantait pas. Ce qui devait être temporaire est devenu définitif. Margarito, qui joue de la guitare, s'est joint à un trio de musiciens. Moi, je me suis entièrement consacrée à maman, jusqu'à sa mort, il y a six ans. C'est à ce moment-là qu'on a décidé de louer une chambre, car financièrement on ne s'en sortait pas. Par la suite, Margarito n'a pas voulu reprendre son métier alors qu'il en a eu l'occasion. C'est... c'était un très bon architecte. Il a toujours eu des projets, des idées sur la façon de traiter les problèmes d'urbanisme à La Havane. Mais il se heurtait à tant d'obstacles, tant... de médiocrité, c'est ce qu'il disait... Chaque fois qu'il proposait une idée et qu'on ne pouvait la réaliser, ça le rendait malade ; alors qu'il était

-*¿Usted tampoco es de Trinidad?*- quiso saber el fotógrafo.

-Sí, yo sí. Nosotros nos conocimos en La Habana, cuando estudiábamos arquitectura en la Universidad.

-*¿Arquitectura? ¿Los dos son arquitectos?*

-*Nos graduamos con dos años de diferencia. Cuando él terminó la carrera me fui a vivir a casa de sus padres en un barrio de La Habana. Pero era un apartamento muy pequeño y la verdad es que teníamos muchos problemas de convivencia. Imagínese, fueron los años duros de la crisis, no había para dónde virarse...*

-*Entonces decidieron venir para acá...*

-*Sí. Coincidio con la muerte de mi padre. Mi mamá se quedó sola en este caserón y empezó un proceso de demencia senil muy violento. No tenemos ninguna familia cercana que viniera a cuidarla. Además, en aquel momento no se podía ni adivinar qué iba a pasar al día siguiente.*

-*Supongo que sería difícil... dejar el trabajo y venir a este lugar, que comparado con La Habana...*

-*El trabajo fue lo de menos. ¿Para qué sirve un arquitecto en un país donde no se construye? Si acaso para programar demoliciones –dijo ella, y Jacques pensó que no parecía estar bromeando-. Lo que iba a ser temporal terminó siendo definitivo. Margarito, que sabe tocar la guitarra, se puso a trabajar con un trío. Y yo me dediqué por completo a cuidar a mi mamá hasta que murió hace seis años. Ahí fue cuando decidimos empezar a alquilar una habitación, porque económicamente no podíamos más. Después, aunque se le dio la oportunidad, Margarito no quiso volver a ejercer la profesión. Es...era muy buen arquitecto. Siempre tuvo muchos planes, ideas de cómo había que tratar los problemas de urbanismo de La Habana. Pero había tantas trabas, tanta... mediocridad, decía él... Se enfermaba cada vez que proponía algo y no se podía hacer, aunque él creía que si se hubiera intentado hacer las*

convaincu qu'en essayant d'une autre façon... Bref, il n'a pas voulu revivre ça. Il en a eu assez...

Elena se leva et Jacques ne voulut pas remuer le couteau dans une plaie qui semblait encore ouverte, pire, infectée. Après tout, il n'était qu'un touriste de passage.

Le lendemain, il revit son guide au petit-déjeuner. Margarito avait des cernes et les paupières gonflées ; sa nuit n'a pas dû être terrible, pensa le photographe.

– Vous m'accompagnez aujourd'hui ?
– À dix heures tapantes, confirma Margarito.

Jacques profita bien de la journée. Au fil des heures, son guide recouvrait son entrain et, quand le photographe déclara forfait à cause de la chaleur, il lui proposa de se reposer un moment : s'il le souhaitait, ce soir il lui ferait découvrir l'endroit le moins touristique et le plus authentique de Trinidad, un lieu où il n'avait pas l'habitude d'emmener n'importe qui.

À sept heures, comme convenu, Margarito vint frapper à sa porte. Le photographe s'amusa de constater que son guide, vêtu d'une chemise à manches longues malgré la chaleur, avait forcé sur le talc et l'eau de toilette. Sa femme, toujours très affairée, lui dit au revoir d'un air contrarié et l'exhorta, comme la veille, à ne pas rentrer trop tard. Une fois dans la rue, Margarito demanda à Jacques s'il avait assez d'argent.

– Assez pour quoi ?
– Écoute, mon pote. Je peux te tutoyer, non ? Maintenant, on va au paladar d'Aleida. On se prend un bon plat de porc frit avec du riz et des haricots noirs, et ensuite on va dans un petit bar que mon ami Indalecio a installé à l'arrière de sa maison.

Tout ça n'avait l'air ni amusant ni authentique, mais le photographe ne trouva aucune bonne raison pour dissuader Margarito de son projet. Le paladar d'Aleida était un modeste restaurant familial installé dans le patio

cosas de otra manera... No quiso volver a pasar por lo mismo. Se cansó...

Elena se levantó y Jacques no quiso hurgar más en lo que parecían heridas abiertas, más aun, infectadas. A fin de cuentas, él no era más que alguien de paso.

Al día siguiente volvió a encontrarse con Margarito a la hora del desayuno, aunque el fotógrafo adivinó por sus ojeras y los párpados inflamados que la noche de su guía no había sido especialmente buena.

– ¿Me acompañas hoy?
– A la diez, como un cañón –ratificó Margarito.

Jacques aprovechó bien el tiempo. A lo largo del día su guía se había ido recuperando y cuando el fotógrafo se sintió vencido por el calor, le propuso que descansara un rato, pues, si quería, esa noche lo podría llevar a conocer el sitio menos turístico y más auténtico de Trinidad, un lugar al que no solía llevar a cualquiera.

A las siete, como habían quedado, Margarito le tocó en la puerta de su cuarto. Al fotógrafo le divirtió ver que su acompañante, vestido con camisa de mangas largas a pesar del calor, se había entalcado y perfumado de manera un tanto exagerada.

Su esposa Elena, siempre atareada, lo despidió con mala cara y le advirtió, como el día anterior, que no llegara muy tarde. Cuando salieron a la calle Margarito le preguntó si llevaba dinero suficiente.

– ¿Suficiente para qué?
– Mira, chico... ¿te puedo tutejar, no?... Ahora nos vamos a la Paladar de Aleida. Nos comemos unas buenas masas de puerco fritas con arroz y frijoles negros y después nos vamos a un barcito que tiene mi amigo Indalecio al fondo de su casa.

Al fotógrafo no le pareció un plan muy divertido ni auténtico, pero no se le ocurrió un buen argumento para disuadir a Margarito de su idea. La

d'une grande demeure coloniale. La cuisine était honnête ; il n'y manquait, pensa Jacques, qu'une bouteille de bon vin et du pain digne de ce nom. L'endroit était plein de touristes, et un trio (les ex-collègues de Margarito) s'employait à dédier une chanson à toutes les tables, une par une. Quand ils s'approchèrent pour leur offrir un second morceau, Jacques les arrêta d'un geste et leur proposa un marché : pouvait-il les prendre en photo ? Les deux plus jeunes musiciens consultèrent l'aîné du regard. L'homme donna son accord et manifesta un peu plus d'intérêt après le pourboire que lui remit l'étranger. Il posèrent comme des statues pour la photo.

Dehors, la nuit sans lune était plutôt sombre. Les réverbères étaient trop éloignés les uns des autres, certains n'étaient même pas allumés – ou bien leurs ampoules avaient claqué.

Margarito alluma un des cigares que, sur ses instances, Jacques avait achetés, et frotta avec satisfaction son maigre estomac rempli de porc, de manioc et de haricots noirs. Ils marchèrent pendant une dizaine de minutes à travers des ruelles pavées, et Jacques s'étonna de voir aussi peu de monde dans les rues à cette heure encore peu tardive. Ils n'avaient croisé en tout et pour tout que quelques touristes, un couple d'amoureux et un groupe de jeunes buvant du rhum au goulot. En vérité, c'était comme s'ils traversaient une ville fantôme, fit-il remarquer à son guide.

– Oui, les gens se couchent tôt ici. Avec les poules, comme on dit. Ou ils s'enferment chez eux pour voir à la télé leur feuilleton à l'eau de rose. De toute façon, il n'y a pas beaucoup d'endroits où sortir. C'est pour ça que je préfère aller de temps en temps dans le petit bar d'Indalecio, même si, bon, ce n'est pas un vrai bar... Je veux dire, avec un comptoir, des tables et des chaises... Mais on peut y boire quelques bières moins cher que partout ailleurs – certains jouent aux dominos, d'autres parlent de baseball ou d'une connerie de ce genre... Chaque fois que je peux échapper

Paladar de Aleida era un modesto restaurante familiar montado en el patio de una casona colonial. La comida no estaba mal y Jacques sólo echó en falta una botella de buen vino y algo de lo que él consideraba pan para acompañar la cena. El lugar estaba lleno de turistas y un trío (los excolegas de Margarito) se afanaba por dedicarle una canción a todas y cada una de las mesas. Cuando se acercaron a ofrecerles una segunda canción, Jacques los detuvo con un gesto y les propuso un trato: ¿Le permitían tomarles unas fotos? Los dos más jóvenes miraron al mayor de los músicos en espera de su aprobación. El hombre asintió, más interesado después de la propina que le entregó el extranjero. Posaron como estatuas para la foto.

Afuera, la noche sin luna era bastante oscura. Las farolas distaban demasiado unas de otras y algunas de ellas ni siquiera estaban encendidas o quizás se habían fundido las bombillas. Margarito prendió uno de los tabacos que a instancias suyas Jacques había comprado y se frotó con satisfacción su magro estómago, ahora repleto de cerdo, yuca y frijoles negros. Caminaron unos diez minutos por estrechos callejones adoquinados y a Jacques le extrañó encontrar tan poca gente en la calle a esa hora todavía temprana. En todo el trayecto apenas se cruzaron con algunos turistas, una pareja de enamorados y un grupo de jóvenes que bebían directamente de una botella de ron. En verdad parecía como si atravesaran un pueblo fantasma, le comentó a su guía.

-Sí, aquí la gente se acuesta temprano. Con las gallinas, como se dice. O se encierran en la casa a ver la telenovela. Total, no hay muchos lugares a donde salir. Por eso yo prefiero ir de vez en cuando al barcito de Indalecio, aunque bueno..., no es un bar de verdad... Quiero decir, no hay una barra con mesas y sillas... Pero uno se puede tomar un par de cervezas... más baratas que las que venden en cualquier lugar. Algunos se ponen a jugar dominó o hablan de pelota o de cualquier mierda...

à Elena, j'y vais. Le bar d'Indalecio m'empêche de mourir d'ennui dans cette ville de merde...

Jacques commença à se douter que, sous prétexte de lui faire découvrir l'authenticité perdue de Trinidad, Margarito l'utilisait pour sortir de chez lui et, par-dessus le marché, se faire payer à boire. Il en prit son parti et pensa qu'il ne lui restait plus qu'à « profiter » jusqu'au bout de cette « aventure ».

Après dix autres minutes de trajet sur un chemin sombre et caillouteux, ils atteignirent leur but, une sombre maison bien différente des palais du centre-ville. Après les présentations d'usage, Jacques regarda autour de lui et découvrit qu'il était le seul étranger parmi les paroissiens du splendide bar d'Indalecio, si on pouvait l'honorer de ce terme.

Il s'agissait en réalité d'un simple patio de terre battue pourvu de quelques bancs de bois rustique posés de-ci de-là. Au milieu, sous un avocatier touffu, on avait placé une table autour de laquelle se pressaient cinq ou six joueurs de dominos – Jacques fut frappé par l'absence de femmes –, qui se retournèrent pour saluer Margarito et regarder avec curiosité le nouveau venu. Après ce semblant d'intérêt, les apathiques clients oublièrent l'étranger et se replongèrent dans leur partie. Avec des airs de conspirateur, Margarito lui confia que les joueurs de domino n'aimaient pas les « crapauds » – ceux qui se plaçaient à côté d'eux pour les regarder jouer – surtout quand, comme ici, la partie était intéressée, c'est-à-dire qu'on jouait pour de l'argent.

– Alors, Margarito, qu'est-ce que vous prenez ? Bière ou rhum ? demanda le patron du bar, un petit mec d'une cinquantaine d'années au regard mélancolique.

– Eh bien, mon cher Indalecio, avec mon ami Jacques, ici présent, nous allons prendre un petit rhum vieux...

– Je n'ai plus de rhum vieux. Du Carta Blanca, si ça te va...

Cada vez que puedo, yo me le escapo a Elena y voy para allá. El bar de Indalecio es lo que me salva de morirme de aburrimiento en este pueblo de mierda...

Jacques empezó a sospechar que, con el pretexto de la autenticidad extrañada de Trinidad, Margarito lo había usado para salir de su casa y que, además, le pagara los tragos. Otra vez volvió a resignarse y pensó que lo mejor era “disfrutar” aquella “aventura” hasta el final.

Luego de otros diez minutos andando por un oscuro y pedregoso camino llegaron al final del trayecto, una modesta casa de madera bien diferente de los palacetes del centro. Tras las presentaciones de rigor, Jacques miró a su alrededor y se dio cuenta de que era el único extranjero entre los parroquianos del flamante bar de Indalecio, si es que el lugar podía ser honrado con ese nombre.

Se trataba, en realidad, de un simple patio de tierra con algunos bancos de rústicos tablones de madera, distribuidos sin orden ni concierto. Casi al centro, bajo un frondoso árbol de aguacate, habían colocado un tablero para jugar dominó en torno al cual se agrupaban cinco o seis hombres -a Jacques le llamó la atención la ausencia de mujeres-, que se volvieron para saludar a Margarito y mirar con curiosidad al recién llegado. Luego del interés inicial los apáticos clientes se olvidaron de la presencia del forastero para regresar al juego de dominó. Como si le estuviera revelando un secreto importante, Margarito le contó que a los jugadores de dominó no les gustaban los “sapos”, la gente que se les paraba al lado a verlos jugar, y menos a estos hombres que jugaban “al interés”, es decir, por dinero.

- A ver, Margarito, ¿qué quieren?, ¿cerveza o ron?- preguntó el dueño del bar, un hombretón de unos 50 años de mirada melancólica.

-Bueno, querido Indalecio, aquí mi amigo Jacques y yo nos vamos a tomar un roncito añejo...

– Ne me fais pas ça, mon pote...

Jacques dit qu'en fait il préférait une bière.

– Celle que j'ai, c'est de la bière allongée.

– Surtout pas, Jacques, sinon demain personne ne pourra te sauver du mal de crâne. Écoute, goûte le rhum blanc avec du citron, tu verras comme c'est bon.

– Du citron ? riposta Indalecio, on n'en trouve même plus dans les centres de santería...

– Mais qu'est-ce qui se passe ici ? Tu es en pleine décadence, mon frère.

– Tout juste. Les affaires vont de mal en pis. Si ça continue, je vais devoir changer de cap et ouvrir une cafétéria ou un paladar, puisque c'est ça qui est à la mode.

– Merde, ne me fais pas ce coup-là, Indalecio. Si tu fermes, où est-ce qu'on ira le soir dans ce bled ?

Indalecio haussa les épaules ; ce n'était pas son problème. Sans se presser, il alla chercher les boissons à l'intérieur de la maison et revint au bout d'un moment avec des gobelets en plastique contenant deux doigts de rhum et de petits morceaux de glace.

– Santé, dit Margarito en tentant de trinquer avec enthousiasme avec Jacques, qui, pour ne pas perdre son temps, le pria de lui expliquer la vie quotidienne de la petite ville.

Son hôte lui lança un regard grave.

– Ça, je te l'expliquerai demain, si tu veux. Aujourd'hui, je n'ai pas envie de réfléchir, et, si je peux, je vais même prendre une cuite, dit-il avant de se mettre à parler avec l'un des clients de la malchance de son équipe de base-ball, autre jeu qui apparemment plaisait beaucoup aux Cubains. Jacques contempla son rhum et se prépara à tirer Margarito de là dès qu'il terminerait son verre. Il se leva et alla jusqu'à la limite de la lumière que diffusait le néon suspendu à l'avocatier. C'est là que le surprit Indalecio : il lui

-*El añaño se me acabó, Carta Blanca si te viene bien...*

-*No me hagas eso, compadre...*

Jacques dijo que en realidad él prefería una cerveza.

-*La que tengo es a granel.*

-*Ni se te ocurra, Jacques, o si no mañana no hay quien te salve del dolor de cabeza. Mira, prueba el ron blanco con limón, para que veas lo bueno que está...*

-*¿Limón? - volvió a la carga Indalecio-, de eso no hay ni en los centros espirituales...*

-*¿Pero qué pasa aquí? ¡Estás en decadencia, mi hermano!*

-*Así mismo es. El negocio va de mal en peor. Si la cosa no mejora voy a tener que cambiar el giro y montar una cafetería o una paladar, que es lo que está de moda.*

-*No me hagas esa mierda, Indalecio. Si tú cierras, ¿adónde vamos a ir por la noche en este jodido pueblo...?*

Indalecio se encogió de hombros: ese no era su problema. Como si no tuviera prisa se fue a buscar los tragos al interior de la casa y regresó al rato con unos vasos plásticos con dos dedos de ron y piedrecitas de hielo.

-*Salud -dijo Margarito y trató de chocar con entusiasmo su vaso plástico con el de Jacques, quien para aprovechar el tiempo, intentó que Margarito le explicara cómo era la vida cotidiana de la pequeña ciudad. Su hospedero lo miró con seriedad y le aclaró:*

-*Eso te lo explico mañana, siquieres. Hoy no tengo ganas de pensar, y si puedo, hasta me voy a emborrachar -dijo y se puso a hablar con uno de los clientes sobre la mala suerte de su equipo de pelota, otro juego que al parecer también gustaba mucho a los cubanos.*

Jacques miró su ron y se dispuso a sacar a Margarito de allí en cuanto terminara el trago. Se puso de pie y caminó hasta donde llegaba la luz

apportait un autre coup de rhum, déjà payé par Margarito, qui avait réussi à trouver une place à la table de jeu. Jacques parvint à établir avec l'homme une ébauche de conversation sur la marche de son commerce. Il apprit que, même si l'existence du bar était de notoriété publique, il s'agissait en réalité d'un bar clandestin, et que presque tout ce qu'on vendait ici était acheté « en dehors ».

– En dehors ? Qu'est-ce que vous entendez par là ?

– Au marché noir. Sinon, je ne m'en sors pas. Le problème, c'est que maintenant ils nous serrent la vis, il y a beaucoup d'inspecteurs, et je vais devoir prendre une licence de travailleur indépendant. Quand je devrai tout acheter à la boutique, avec leurs prix, ça va me rapporter encore moins.

– Vous pensez que je pourrais prendre quelques photos ? dit Jacques en embrassant l'espace d'un geste large.

– Ne vous avisez pas de sortir votre appareil... Ici, on n'accepte ni les chiens, ni les putes, ni les touristes. Vous, bon, vous êtes venu avec Margarito, que je connais depuis un siècle, depuis qu'on travaillait ensemble et que...

– Vous êtes architecte, vous aussi ?

Jacques ne put dissimuler sa surprise.

– J'ai été ingénieur du génie civil. Mais dans une autre vie. Une fois, j'ai même rêvé que je construisais des ponts... C'est dingue, non ?

À ce moment, Jacques vit un garçon dont le visage lui sembla familier traverser le patio. Le gamin allait filer quand Indalecio l'apostropha avec rudesse.

– Dis donc, Marcial, tu ne dis même plus bonsoir ?

Le dénommé Marcial cracha entre ses dents : « Salut. » Il portait un débardeur noir, un pantalon qui lui pendait sous les hanches et des baskets de marque. Les deux hommes le suivirent du regard tandis qu'il disparaissait à l'intérieur de la maison.

de la lámpara fluorescente colgada del aguacatero. Allí lo sorprendió Indalecio, que le traía otro trago de ron, ya pagado por Margarito, quien había conseguido sentarse en la mesa de juego. Entonces Jacques logró establecer con el hombre un amago de conversación sobre el funcionamiento de su negocio. Así supo que aunque la existencia del bar no era un secreto para nadie, en realidad el establecimiento era clandestino, y casi todo lo que se vendía allí lo compraba "por fuera".

-¿Por fuera? ¿Qué quiere decir eso?

-En el mercado negro. Si no, la cuenta no da. El problema es que ahora la cosa se está poniendo dura, hay muchos inspectores y voy a tener que sacar licencia de trabajador por cuenta propia. Cuando tenga que comprarlo todo en la tienda, con esos precios, la cuenta me va a dar menos todavía.

-¿Usted cree que pueda tirar unas fotos? –dijo Jacques, abarcando el espacio del local con las manos.

-Ni se le ocurra sacar la cámara... Aquí no admitimos ni perros, ni putas ni turistas. A usted, porque vino con Margarito, que lo conozco desde hace mil años, cuando trabajábamos juntos y...

-¿Usted también es arquitecto? – Jacques no pudo evitar la sorpresa.

-Fui ingeniero civil. Pero en otra vida. Una vez hasta soñé con hacer puentes... Cosas de loco, ¿no?

En ese momento atravesó el patio un muchacho cuya cara le pareció conocida a Jacques. Ya iba a seguir de largo cuando Indalecio se dirigió a él con aspereza.

-Oye, Marcial, ¿tú no das ni las buenas noches?

El llamado Marcial masculló entre dientes "¿qué volá?". Usaba una camiseta negra sin mangas, pantalones por debajo de la cadera y zapatillas de marca. Ambos hombres lo siguieron con la mirada hasta que se perdió en el interior de la casa.

– Celui que vous venez de voir passer, c'est mon fils, dit Indalecio d'un ton résigné. Bien que parfois, en vérité, je me demande s'il est de moi. Je ne sais pas ce qu'il a dans la tête.

– Tous les jeunes du monde se ressemblent. À cet âge-là, ils n'en font qu'à leur tête...

– Oui, mais ici c'est de plus en plus difficile d'élever un garçon.

– Ne croyez pas que là-bas ce soit si différent.

– Si vous le dites... répondit l'autre, visiblement peu convaincu – ou peu désireux d'entamer une discussion stérile.

Comment un ingénieur du génie civil avait-il pu échouer là, dans ce lieu moribond, à vendre ce rhum atroce ? Chaque fois qu'il pensait commencer à comprendre quelque chose, Jacques se rendait compte qu'il n'y comprenait rien.

Sur le coup de minuit et quelques verres plus tard, le photographe réussit à convaincre Margarito, battu à maintes reprises par les autres joueurs de dominos, de quitter les lieux, bien qu'à contrecœur. Sans être ivre mort, l'homme titubait et ne se lassait pas de répéter que Jacques était son frère bien-aimé et que c'était pour ça qu'il partait avec lui, sinon ils allaient voir comme il allait les plumer aux dominos. Ils prirent congé d'Indalecio et des clients, qui continuèrent leur partie en oubliant Margarito et l'étranger. Comme s'ils n'avaient jamais existé.

À peine eurent-ils atteint le coin de la rue que Jacques entendit qu'on les appelait. C'était Marcial, le fils d'Indalecio. Il comprit alors que c'était ce jeune homme qui l'avait abordé dans la rue le jour de son arrivée, en lui offrant des cigares, du rhum, des filles. En s'approchant, le garçon s'adressa à Jacques et lui dit que, s'il avait besoin de quelque chose, ses contacts pouvaient tout lui procurer à bon prix. « Et quand je dis tout, c'est tout », répéta-t-il en se tapotant le nez avec insistance.

À ce moment, sans qu'ils l'aient entendu venir, surgit Indalecio qui, tirant

- *Ese que usted vio ahí, es mi hijo -dijo Indalecio con tono resignado-*.

A veces dudo que sea mío, la verdad. No sé lo que tiene en la cabeza.

- *Todos los jóvenes son iguales en cualquier parte del mundo. A esa edad andan en lo suyo...*

- *Sí, pero aquí es cada vez más difícil criar a un muchacho.*

- *No crea que allá es muy diferente.*

- *Si usted lo dice... -respondió el otro, al parecer no muy convencido o sin la menor intención de discutir por nada. ¿Cómo había terminado en aquel sitio moribundo, vendiendo ese ron horrible, un ingeniero civil? Cada vez que pensaba que comenzaba a entender algo, Jacques descubría que entendía menos.*

Al filo de las doce de la noche y varios tragos después, el fotógrafo logró que Margarito, repetidas veces derrotado por los otros jugadores de dominó, aceptara marcharse, aunque a regañadientes. El hombre no estaba del todo ebrio, pero se mantenía en un precario equilibrio y no se cansaba de repetir a todos los presentes que Jacques era su hermano del alma y que por eso se iba con él, sino, ya iban a ver cómo los desplumaba pegando fichas de dominó. Se despidieron de Indalecio y del resto de los clientes, que continuaban su juego olvidados de Margarito y el extranjero. Como si nunca hubieran existido.

Apenas se habían alejado una cuadra, Jacques escuchó que lo llamaban. Era Marcial, el hijo de Indalecio. Entonces comprendió que se trataba del mismo muchacho que lo había abordado en la calle el día de su llegada, ofreciéndole tabaco, ron, "chicas". Al acercarse se dirigió a Jacques y le dijo que si necesitaba algo, él tenía unos contactos que podían resolverle de todo a buen precio. "Y cuando digo todo, es todo", recalcó, tocándose la nariz con insistencia.

En ese momento y sin que lo hubieran escuchado, llegó Indalecio que, tirando con violencia del hombro de su hijo, le descargó un bofetón que

violement son fils par l'épaule, lui balança une claque à lui retourner la tête. Stupéfait, le jeune homme se contenta de lancer à son père un regard intense, plein de rage et de rancune contenues. Sans un mot, il partit en courant.

– Putain, Indalecio ! dit Margarito sur un ton de reproche.

Indalecio regarda dans la direction où s'était enfui le garçon tout en s'excusant auprès des deux hommes.

– Je n'ai pas pu m'en empêcher, dit-il. Que mon fils soit un délinquant, je ne peux plus rien y faire. Mais qu'il manque de respect aux honnêtes gens, ça je ne peux pas le permettre, ajouta-t-il en tendant la main à Jacques, qui ne sut que dire bien qu'il commençait à saisir quelque chose. Indalecio, visiblement encore tout honteux, leur tourna le dos et se dirigea vers sa maison. Le photographe se rendit compte qu'il éprouvait de la peine et de l'admiration envers ce personnage vaincu par la vie et pour lequel, cependant, le mot honnêteté paraissait avoir encore un sens.

– Tu vois, ne t'avais-je pas promis de t'emmener dans un lieu vraiment peu touristique ? demanda Margarito, qui semblait avoir dessoullé comme si c'était lui qui avait reçu la gifle.

– Effectivement, reconnut Jacques, pas touristique du tout.

– Si tu veux, on revient demain... suggéra Margarito.

– Tu es sérieux ?

Le lendemain, Jacques craignit que Margarito ne fût pas disposé à sortir avec lui. Sans son efficace pilote, il perdrat du temps lors de son dernier jour en ville. Cependant, l'homme fut ponctuel au petit déjeuner. Ils profitèrent bien de la matinée et, en terminant son travail, le photographe, bien que moyennement satisfait de sa récolte, rétribua son guide et lui demanda l'autorisation de le prendre en photo.

– Je ne sais plus depuis combien de temps je ne me suis pas fait tirer le portrait... Et ce n'est pas faute d'occasions, parce que, à la fin de leur

le volteó la cara al revés. El joven, sorprendido, sólo atinó a mirar intensamente a su padre, con ojos donde empezaban a crecer la rabia y el rencor. Sin decir palabras, Marcial salió corriendo.

-¡Coño, Indalecio! –lo reprendió Margarito.

Indalecio miró hacia el sitio por dónde se había alejado el joven mientras les decía a los hombres que lo perdonaran.

-No pude contenerme –agregó-. Que mi hijo sea un delincuente ya no tiene remedio. Pero que le falte el respeto a las personas decentes no lo puedo permitir –dijo y le tendió la mano a Jacques, que no supo qué decir, aunque creyó empezar a entender algo. Indalecio, al parecer todavía avergonzado, les dio la espalda y se dirigió a su casa. El fotógrafo descubrió en ese instante que sentía pena y admiración por aquel personaje derrotado por la vida, para el cual, sin embargo, la palabra decencia aun parecía tener un significado importante.

-Ya tú ves, ¿no te dije que te iba a llevar a un lugar muy poco turístico?

-preguntó Margarito, que había recuperado la sobriedad, como si hubiera sido él quien recibiera la bofetada.

- Sí -reconoció Jacques -, nada turístico.

- Si quieras, mañana regresamos.... -sugirió Margarito.

- ¿En serio...?

Al día siguiente Jacques temía que Margarito no estuviera dispuesto para salir con él. En ese caso perdería su eficiente lazillo y contaría con menos tiempo durante su último día en la ciudad. Sin embargo, el hombre estaba puntual a la hora del desayuno. Aprovecharon bien la mañana y al concluir su trabajo, el fotógrafo, a pesar de no sentirse muy satisfecho por lo que había conseguido, retribuyó a su guía y le pidió permiso para tomarle una foto.

-No sé cuánto tiempo hace que no me retrato... y no es por falta de oportunidades, porque todos los turistas que se hospedan en la casa al

séjour, tous les touristes qui logent à la maison veulent se faire photographier avec nous. Je leur dis toujours : non, je suis si moche que je vais gâcher la pellicule. Mais, en vérité, parfois je me fais horreur. Et je ne parle pas de mon visage. Ne me demande pas de t'expliquer pourquoi...

Cependant, cette fois, Jacques eut l'impression de comprendre ce que Margarito voulait dire. Mais alors que, sur le chemin du retour, ils traversaient la plaza Mayor, celui-ci déclara qu'il avait changé d'avis.

– Tu sais quoi ? J'accepte à condition que tu me prennes ici, sur cette place. Je veux qu'on voie tout, les arbres, les fleurs, les enfants qui jouent. Je veux ressembler à l'un de ces touristes heureux qui viennent pour trois jours et puis s'en vont en courant, mais montrent leurs photos à leurs amis pour qu'ils voient comme tout est joli et les bonnes vacances qu'ils ont passées. Qu'est-ce qu'ils se sont amusés à Trinidad ! Moi aussi, parfois, je voudrais être à la place de ces touristes.

Margarito Altolaguirre s'assit sur l'un des bancs, tournant le dos à l'église et à l'un des hôtels particuliers de la place, qui abritait un musée entouré d'arbres et de fleurs, et, de là, composa son sourire le plus radieux pour l'objectif du photographe. À cet instant, derrière l'appareil, Jacques sut que c'était justement cette photo-là qu'il avait cherchée pendant trois jours.

Leonardo Padura y Lucía López Coll

Mantilla, Cuba, décembre 2011

Leonardo Padura Fuentes est né en 1955 à La Havane. Journaliste, scénariste, romancier, c'est à travers Mario Conde, policier désabusé, qu'il s'est révélé être le grand écrivain reconnu de la vie quotidienne des Cubains. Ses œuvres, distinguées par de nombreux prix littéraires, sont publiées en France aux éditions Metaillié.

final quieren tirarse una foto con nosotros. Siempre les digo que no, que soy tan feo que voy a romper la cámara. Pero la verdad es que a veces no me gusta ni a mí mismo. Y no por mi cara. Y no me digas que te explique nada...

Sin embargo, esta vez Jacques creyó entender a Margarito. Pero cuando ya iban de regreso a la casa, mientras atravesaban la Plaza Mayor, Margarito le dijo que había cambiado de opinión.

-¿Sabes qué? Acepto si me haces una foto aquí, en esta misma plaza. Quiero que se vea todo, los árboles, las flores, los niños jugando. Que yo parezca uno de esos turistas felices que vienen por tres días y luego se van corriendo, pero les enseñan a sus amigos las fotos para que vean qué bonito es todo y lo bien que pasaron sus vacaciones. ¡Cómo se divirtieron en Trinidad! Alguna vez yo también quiero estar en el lugar de ese turista.

Margarito Altolaguirre se sentó en uno de los bancos, de espaldas a la iglesia y uno de los palacetes de la plaza en donde funcionaba un museo, rodeado de flores y árboles, y desde allí compuso la sonrisa más feliz para el lente del fotógrafo. Jacques, del otro lado de la cámara, supo en ese instante que era aquella, precisamente, la foto que por tres días había estado buscando.

Leonardo Padura y Lucía López Coll

Mantilla, Cuba, diciembre de 2011

Traduction : Hélène Tilliette et Emmanuelle Dunoyer

Leonardo Padura publicó una decena de novellas policiacas que se desarrollan en Cuba. Entre ellas, la serie de las «cuatro estaciones», publicadas por la Editorial Metaillié. Tampoco se puede olvidar de citar su reciente novela «El hombre que amaba los perros».

Les Cubains sont la vie même

Par une douce après-midi de mai 2012, après avoir traversé un bout de Paris sous les marronniers en fleur, j'arrive à l'atelier d'Olivier Beytout. Je l'avais « accompagné » dans la préparation de ses nombreux voyages vers la plus grande des Antilles, et je connaissais ses photographies en couleur et ses publications sur le sujet. Il m'avait simplement dit : « C'est mûr pour le livre sur Cuba ! Passe me voir à l'occasion ! » A présent j'étais là, avec entre les mains ce « récit photographique » en noir et blanc. Et en tournant les pages – soutenu par de discrètes lampées de rhum Havana Club –, je refis un long voyage à travers l'île, en regardant dans les yeux ces hommes et ces femmes jeunes ou vieux croisés par le photographe.

... Eté 1964. Ma première traversée de Santiago jusqu'à La Havane. Une traversée débutée sous les auspices d'un discours fleuve de Fidel Castro, à l'occasion du 11^e anniversaire de l'attaque de la caserne Moncada, acte de naissance de la geste des barbus...

Los Cubanos son la vida misma

Una agradable tarde de mayo de 2012, después de atravesar una parte de París bajo los castaños en flor, llego al taller de Olivier Beytout. Yo lo había “acompañado” en la preparación de sus numerosos viajes hacia la perla de las Antillas y conocía sus fotografías en color y sus publicaciones sobre el tema. Me había dicho simplemente: “Lo del libro sobre los Cuba está maduro! ¡Pasa a verme si cuando un rato!” Ahora yo estaba ahí, y tenía en las manos este “relato fotográfico” en blanco y negro. Al hojearlo con ayuda de unos traguitos de ron Habana Club , volví a hacer un largo viaje a través de la isla, mirando a los ojos a esos hombres y esas mujeres, jóvenes o viejos con los que el fotógrafo se había cruzado.

... Verano de 1964. Mi primer viaje de Santiago a La Habana. Un viaje que empezó bajo los auspicios de un largo discurso de Fidel Castro, con ocasión del 11 aniversario del ataque al cuartel de la Moncada, acto de nacimiento de la gesta de los barbus...

Mes Cubains sont tous là, tels que vous les découvrirez au fil des pages. Leurs portraits, dans un quotidien bien éloigné des clichés salsa et cocotiers, reflètent admirablement la couleur cubaine fêtée par le poète Nicolás Guillén. L'identité cubaine, la *cubanía*, est le fruit merveilleux d'un métissage réussi entre Africains, Asiatiques, Espagnols et immigrés de l'Europe entière (selon le dernier recensement, la population cubaine comprend 66 % de Blancs, 12 % de Noirs et 22 % de Métis). Et telle est l'interpénétration culturelle entre les peuples qu'il n'est pas rare de trouver dans un foyer de Blancs ou, mieux, dans leurs mots de tous les jours, des échos de la santeria africaine. Lors des cérémonies religieuses yorubas, les Blancs sont parfois en plus grand nombre que les Noirs ; nul ne s'en étonne.

Près de Santiago, à El Cobre, la Virgen de la Caridad, la Vierge de la Charité, a été honorée ces dernières décennies de la visite de deux papes : Jean-Paul II en 1988 et Benoît XVI en 2012. Mais le syncrétisme est roi, et la sainte patronne de Cuba est aussi Ochun, déesse yoruba de l'amour et de la fémininité ; elle est encore la reine des eaux. La musique cubaine quant à elle est le produit d'une fusion entre les tambours africains, des mélodies de la vieille Europe, la guitare andalouse, l'accordéon et le piano polonais sans oublier les trompettes de la Nouvelle-Orléans !

Mon voyage le plus récent remonte à mai 2012. Le temps passe, leur pays change, mais pas les Cubains. Qui voudraient, comme tous les habitants de la planète, vivre mieux – « *No es fácil !* » (« Rien n'est facile ! ») est une expression que l'on entend souvent. Mais qui entendent choisir leur destin par eux-mêmes, et non se faire dicter ou imposer quoi que ce soit, et surtout pas par le puissant et si proche Goliath américain, qui guette le petit David cubain depuis plus d'un siècle.

Mis cubanos están ahí todos, tales y como usted los descubrirá al correr de las páginas. Los retratos, que los representan en su quehacer diario muy alejado de los tópicos como la salsa y los cocoteros, reflejan admirablemente el color cubano celebrado por el poeta Nicolás Guillén. La identidad cubana, la “cubanía”, es el fruto de un maravilloso y exitoso mestizaje entre africanos, asiáticos, españoles e immigrados de toda Europa (Según el último censo, la población cubana comprende un 66% de blancos, un 12% de negros y un 22% de mestizos). Y es tal la interpenetración cultural entre los pueblos que no es raro encontrar en un hogar de blancos o, más bien, en sus palabras de todos los días, ecos de la santería africana. En las ceremonias religiosas yorubas, a veces los blancos son más numerosos que los negros; nadie se sorprende.

Cerca de Santiago, en El Cobre, estas últimas dos papas honraron con su visita a la Virgen de la Caridad (Juan Pablo II en 1988 y Benito XVI en 2012). Segun, es el sincrétismo, la santa patrona de Cuba también se llama Ochun, diosa yoruba del amor y de la feminidad; también es la reina de las aguas. En cuanto a la música cubana, es el producto de una fusión de tambores africanos, melodías de la vieja Europa, guitarra andaluza, acordeón y piano polacos, sin olvidar las trompetas de la Nueva Orleans.

Mi viaje más reciente fue en mayo de 2012. Pasa el tiempo, cambia su país pero no los cubanos. Ellos quisieran, como todos los habitantes del planeta, vivir mejor –“No es fácil” es una expresión que se oye a menudo–, tener la facultad de escoger por uno mismo su destino, y no dejarse dictar o imponer lo que sea, y sobre todo no por el poderoso y tan cercano Goliat americano que está al acecho del pequeño David cubano desde hace más de un siglo.

Vers la fin des quatre années que j'ai passées à travailler à Cuba, à la campagne, dans une grande ferme d'Etat spécialisée dans la production laitière, lors d'un débat sérieux à propos d'une série de choix techniques qui allaient engager l'avenir de l'exploitation, je me suis entendu dire calmement : « Una, tu as peut-être raison. Mais un jour, tu partiras d'ici pour rentrer dans ton pays. Alors laisse-nous décider, et s'il le faut, laisse-nous nous tromper : c'est notre choix ! »

« *No es fácil!* », mais les onze millions de Cubains sont bien vivants. Et ceux qui passent par la France, stupéfaits par le spectacle des voyageurs du métro parisien : « Ils ne nous regardent pas dans les yeux, c'est le plafond ou le sol qu'ils regardent ! Et ils n'entendent rien, avec leurs petites boîtes avec des bouchons dans les oreilles comme des footballeurs... »

autre pépite de ce *Récit*, la courte nouvelle de Léonardo Padura, écrite spécialement par le grand écrivain cubain qui, sous son étiquette d'auteur de polars, est parvenu à livrer une description vivante et très humaine de la vie de tous les jours des Cubains, celle dans laquelle baignent les hommes et les femmes que vous croiserez ici.

Je tourne les pages, et Léonardo Padura me transporte à Trinidad – ville chère à Olivier Beytout. Un clin d'œil au photographe du grand écrivain cubain, dont l'œuvre incarne la réalité de l'île dans toute son humanité – cette humanité justement dans laquelle baigne le Cuba de Beytout. Au fil du texte, comme une ombre, une inquiétude secrète, mais lucide, la perspective d'une jeunesse cubaine gagnée par l'égoïsme sans âme du monde globalisé qui vient...

Una Liutkus, Villefranche sur mer, 2012

Hacia el final de los cuatro años que pasé trabajando en Cuba, en el campo, en una extensa granja estatal especializada en la producción de leche, con ocasión de un debate a propósito de una serie de alternativas técnicas que iban a comprometer el futuro de la explotación, oí que me decían tranquilamente: "Mira Una, quizás tengas razón. Pero un día te irás de aquí para volver a tu país. Entonces, deja que decidamos nosotros, y si es necesario, deja que nos engañemos: ¡nos toca elegir a nosotros!"

"¡No es fácil!", pero los once millones de cubanos están bien vivos. Y los que pasan por Francia, quedan estupefactos ante el espectáculo de los viajeros del metro parisino: "¡No te miran a los ojos, lo que miran es el techo o el suelo! Y no oyen nada, con sus tapones en los oídos como los futbolistas..."

Otra pepita de este libro es la novela de Leonardo Padura, escrita especialmente por el gran escritor cubano, quien detrás de su etiqueta de simple autor de novelas policiales capta la realidad de esta isla y la descripción muy humana de la vida de todos los días de los cubanos. Los mismos que el lector descubrirá al correr de estas páginas

Doy vuelta a las páginas, y Leonardo Padura me transporta a Trinidad, ciudad a la que quiere mucho Olivier Beytout. Un guiño que le hace al fotógrafo el gran escritor cubano cuya obra encarna la realidad de la isla con toda su humanidad – precisamente esa humanidad en la que están inmersos los cubanos de Beytout. Al correr del texto, como una sombra, una inquietud secreta, pero lúcida, la perspectiva de una juventud cubana alcanzada por el egoísmo desalmado del mundo globalizado que se aproxima...

Una Liutkus, Villefranche sur mer, 2012

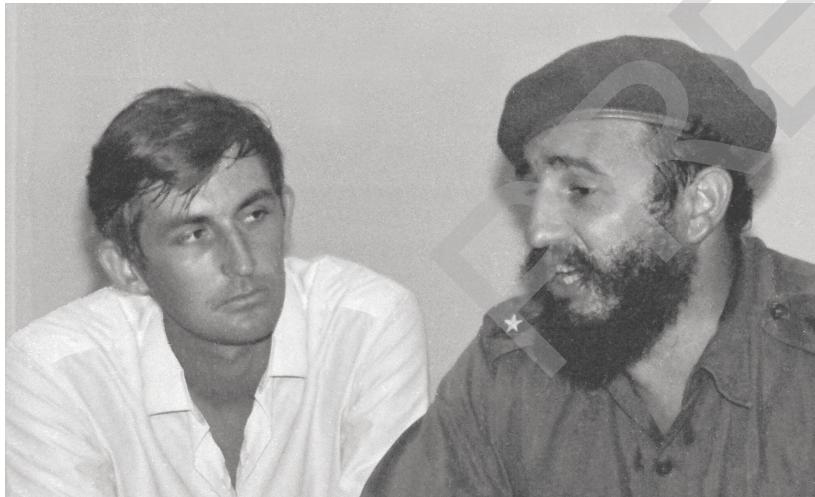
Né en 1939, Una Liutkus a travaillé quatre ans à Cuba dans l'élevage bovin à sa sortie de Sciences Po Paris, en 1964.

Après vingt ans chez Delta Voyages, dont il a ouvert le département Amérique latine avec des voyages de découverte du gouvernement de l'Unité populaire au Chili, il créa, à la demande du TO cubain Havanatur SA, Havanatour Paris, dont la directrice Générale fut Miria Contreras (la Payita), qui popularise rapidement la destination, atteignant jusqu'à 25 000 touristes français par an.

Aujourd'hui retraité, il continue à voyager à Cuba. Il est aussi membre du comité de dégustation de la revue L'Amateur de cigare et membre de son comité de rédaction. Il est par ailleurs l'auteur d'analyses de la situation politique cubaine parues sur <http://www.rue89.com>.

Una Liutkus nació en 1939 en Francia y trabajó en Cuba en ganadería bovina después de su egreso del Instituto de Ciencias políticas de París en 1964. A su regreso, después de 20 años en Delta Voyages donde abrió el departamento de América Latina con viajes de estudio en Chile sobre el gobierno de la Unidad Popular, es a solicitud del Tur Operador cubano Havanatur SA que el creo Havanatour París cuya Gerente General fue Miria Contreras (la Payita). En pocos años se popularizó el destino Cuba llegando Havanatour a enviar hasta 25000 turistas de Francia por año. Hoy retirado, él sigue viajando por Cuba. También es miembro del Comité de degustación de la Revista L'Amateur de cigare y miembro de su comité editorial. El publicó una decena de artículos de análisis sobre la situación actual en Cuba en el sitio de noticias francesas RUE 89.

Traduction : Bernard Sicot



Una Liutkus et Fidel Castro en Août 1964